

Biographie d'Édouard PAIL



Edouard PAIL est né à Corbigny le 17 octobre 1851 d'un père d'origine italienne – il venait du Piémont et d'une mère corbigeoise fille de chapelier. Ils habitaient Grande Rue et Jean Uldérich – le mari – exerçait comme son père avant lui et ses oncles, la profession de plâtrier à laquelle il avait joint celle de peintre, sans doute en bâtiments. On voit qu'un gène existait déjà dans la famille.

De PEIL à l'origine qui devait se prononcer d'une façon un peu particulière pour des gosiers morvandiaux, il avait fait tout simplement PAIL dont la prononciation cette fois leur rappelait quelque chose de familier.

De son enfance on sait peu de choses, sinon qu'il eut un frère qui mourut en bas âge et une sœur, Irma, de neuf ans sa cadette, qui plus tard vécut à St Honoré et mourut en 1935, célibataire.

Très vite il dut montrer du goût pour les arts et commença tout jeune à faire de la peinture. En profitant tout de même des conseils que lui prodiguait une autre de nos gloires locales, Hippolyte LAVOIGNAT, peintre et surtout graveur, tout en déplorant n'avoir sous les yeux, pour modèles que ses tableaux. Et en réservant son jugement. Il conviendra plus tard que si « Lavoignat était un graveur de talent » il le considérait « comme un peintre plus que médiocre et dont les théories quelques fois bien cocasses » le stupéfiaient lorsqu'il était jeune.

(d'une correspondance échangée plus tard avec A. Millien)

Quittant Corbigny il put suivre les cours de l'École des Beaux Arts qui existait à l'époque à Nevers. Il expose deux toiles pour la première fois en 1870 au Salon de Paris : « Le ruisseau de Varennes près Corbigny » et « les chaumes de Corbigny ». Il a dix-neuf ans.

Puis en 1872 il expose à nouveau à Nevers au concours régional et obtient cette fois une médaille d'argent.

En 1877 on lui confie un poste de professeur dans cette école des Beaux Arts qu'il connaît bien. Il a vingt-six ans.

Mais il avoue peu de goût pour l'enseignement et l'abandonne au bout de trois ans. Il quitte alors Nevers pour Paris où, tout en continuant ses études, il s'occupe alors de panoramas et aura, sûrement pour ce faire, l'occasion de grands voyages qui le mèneront en Belgique et en Angleterre puis en Egypte, en Palestine, et en Algérie... où il se mariera.

« Mais c'est toujours dans la Nièvre que je reviens travailler avec le plus grand plaisir et je me suis de nouveau réinstallé à Corbigny où je viens tous les ans passer la belle saison » (Correspondance avec Millien). Il habite alors 14 Grande Rue.

Il épouse à Alger le 10 août 1886 Antoinette JEAN, elle a vingt neuf ans, elle est née en Corse, d'une mère d'origine corse et d'un père rentier en Algérie.

Il commence alors à accumuler les récompenses. En 1887, au Salon de Paris, une médaille avec mention honorable. En 1893 aussi. A l'exposition universelle de Lyon, en 1894, une médaille d'argent.

Ainsi ses tableaux deviennent-ils sans doute plus faciles à vendre. Car en 1887 « j'ai laissé chez ma mère des tableaux. Inutile de vous dire que la vente d'un ou plusieurs de ces tableaux me rendrait grand service » (correspondance avec A. Millien à qui il fournit des dessins à la plume pour illustrer sa Revue du Nivernais).

PAIL fait toujours de fréquents séjours à Nevers. Sa mère, restée veuve à quarante et un ans est venue s'installer près de son fils. Elle habite rue du Cloître St Cyr, et si le fils s'installera à Paris, qu'il se mariera, elle ne quittera son logis que pour l'au-delà, en 1888.

Et tous les ans il fournira au Salon de Paris des tableaux à exposer. Après 1880 il peint des panoramas. En 1882 il fait un voyage en Algérie d'où il rapporte entre autres les deux tableaux exposés ici.

En 1885 il se rend dans l'Aisne, dans le village de Coyolles d'où il rapportera plusieurs toiles, peut-être celle qui se trouve ici : « Le chemin de Quedames ».

En 1886, au mois d'avril, une lettre nous apprend qu'il entame un voyage pour Alexandrie et rate l'escale de Naples pour cause de choléra. Le voyage en mer ne lui réussit guère, il dit ses regrets de la campagne corbigeoise !

En 1886 encore, à l'automne, Jérusalem, hébergé par les Franciscains. Il prétend n'en ramener que de mauvais souvenirs, surtout de la nourriture, il n'aurait mangé que du ragoût de mouton aux concombres.

En 1887 au printemps, il reçoit une « mention honorable » pour « Le doyen de la Plaine ». Demande d'achat, réponse négative. A partir de 1888 il est sociétaire au Salon des Artistes français. Et pendant toutes ces années ses demandes d'achat de tableaux reçoivent des réponses négatives. Ce n'était pas encore Van Gogh mais tous ces échecs n'étaient guère encourageants. C'est aussi l'année du décès de sa mère.

En 1890 même réponse négative à sa demande d'achat pour un tableau exposé au Salon. Le même échec l'année suivante.

En 1893 il obtient une médaille de Troisième Classe au Salon pour « les oies au matin, au Pâtis Poux à Corbigny ». L'année suivante il déplore de ne pouvoir venir passer le mois à Corbigny « l'interprète de son marchand américain » s'étant annoncé « il a tout dérangé, cette année il lui faut des moutons ! » preuve que l'on n'est jamais prophète... et que l'ère des moutons se

profile. En 1894 il expose « le ruisseau de Cropigny », toujours avec le même succès auprès des acheteurs. En 1895 il vient passer quelques jours à St Honoré. Sa sœur Irma y demeure-t-elle déjà ?

En 1896, il est nommé Officier d'Académie. Et c'est la première exposition à Nevers de la Société artistique de la Nièvre. Nouvelle demande d'achat par l'Etat, nouvel échec. En avril 1897 à Paris il expose au Palais des Champs Elysées, puis à Nevers.

Une note à Millien indique que « le Cordier Girard » est acquis par la Société populaire des Beaux Arts.

En 1901 il s'excuse auprès d'A. Millien de son retard à répondre à son courrier à cause « du bien vilain hiver qu'il a passé étant très souffrant et bon à rien ». Il quitte son domicile du boulevard de Montparnasse à Paris pour une nouvelle adresse : 25 passage Saunier. Plus tard, en novembre il informe Millien qu'il a passé une bien belle saison à Château-Chinon et qu'il rentre à Paris avec nombre d'études et conclut : « Vraiment le Morvan est un beau pays ! ».

1903. Il est nommé Officier de l'Instruction publique.

Quand a-t-il songé à une demeure en dehors de Paris, à Villeneuve le Roi qui devait être la campagne ? Nous n'en aurons connaissance qu'à partir de 1914. Etait-ce pour raison de santé ? La Nièvre était-elle trop loin ? Il est vrai que s'il y avait des amis, il n'avait plus guère de famille. Plus de parents, une sœur, célibataire, demeurant à St Honoré. Sa femme n'ayant aucune attache avec le Morvan devait se trouver aussi bien ailleurs. Et pas d'enfant.

1909 et 1910, rien dans les catalogues, il ne semble pas avoir exposé.

En 1912 il expose à nouveau au Salon « le soir au Mont Sabot » et assiste au mariage du fils de Jules Renard qui, lui, était mort en 1910.

1914, il expose « l'étang aux bruyères » mais dans une lettre de Villeneuve le Roi se plaint de sortir de maladie. En automne 1916 il abrège son séjour à Chitry pour rentrer précipitamment à Paris pour cause de maladie.

Et le 6 décembre 1916 il décède à Villeneuve le Roi où il sera inhumé ainsi que son épouse qui lui survivra dix huit ans avant de venir partager sa sépulture.

Edouard PAIL faisait partie de la « Société des Amis des Arts de la Nièvre » (dont il illustra les catalogues), de la « Société Artistique » et du « Groupe d'Emulation Artistique de la Nièvre ».

En 1933, un an avant sa mort, Mme PAIL fit don à la ville de Corbigny d'un tableau de son mari : « l'étang des bruyères ». C'est celui qui se trouve dans la salle des mariages. (Pour la petite histoire il semble que la toile offerte n'aurait pas dû être celle-ci mais... le légataire qui fit l'expédition y aurait substitué un autre tableau !).